

## école

Outre la cure pour le catéchisme, l'autre lieu sacré était l'école. Persuadé que l'enfance n'avait pour objectif que de faire plaisir aux parents et à l'instituteur, pour moi la vie était simple.

J'aimais tout à l'école.

Le bâtiment était neuf, je n'en avais jamais vu de pareil. Un logement de fonction, trois grandes classes, une cuisine et une salle pour la cantine, deux cours de récréation, avec chacune un vaste préau et des toilettes. Et partout le chauffage central et des peintures éclatantes.

Les deux cours, une pour les filles, une pour les garçons, étaient séparées par un muret surplombé d'un haut grillage. Toutefois, le plus habituellement, les cours étaient spécialisées en fonction des jeux et des âges.

Ce fut le lieu des amours débutantes. Deux pour moi essentiellement à l'école : Josette en CP et Lydie en CM.

Les rondes et le jeu chanté « Le fermier dans son pré » offraient des délices d'émotions, par le truchement du frôlement des mains ou des bisous opportunément imposés. Les « salières », confectionnées en papier, puis colorées et annotées selon notre bon plaisir, permettaient aussi les espoirs auxquels nous nous accrochions et les déceptions que l'on préférait vite oublier. L'effeuillage de la marguerite prenait le relais l'été dans les champs.

J'ai peu de souvenirs de Josette, à part le plaisir d'être en sa compagnie.

Par contre, Lydie, je l'ai aimée vraiment très fort. Je me rappelle des bals du 14 juillet où le cœur cognait comme un tambour, des retours en car de voyages scolaires à se tenir la main, tout simplement. Mais quel bonheur ! Par contre, j'ai encore en mémoire la douleur intense qui me transperça lorsque, interrogée en géographie, elle bafouilla « seuil de Nauzerou » au lieu de « seuil de Naurouze », en le pointant sur la carte. Je tremblais de ne pouvoir lui souffler les réponses et j'avais mal. C'est mon départ en 6e à Parthenay qui me fera l'oublier petit à petit. Avec le même sentiment de honte que m'aurait infligé un abandon ou une tromperie. Était-ce le cas ?... Elle seule pourrait le dire, car uniquement son ressenti importe, pas mon intention. Nous n'en avons jamais parlé, même lorsque je l'ai croisée à nouveau plus tard.

Pourtant, c'est une autre fille qui m'a fait entrevoir des secrets insoupçonnés. Elle se prénomait Dominique. C'était la fille d'un couple dont le père conduisait le cylindre, un puissant engin spécialement conçu pour construire les routes, stationné dans la rue menant à l'école, avec les camions et la goudronneuse qui servaient aux chantiers de voirie. Sans doute cette maturité et cette assurance, dans le domaine de la sexualité, lui venaient-elles du fait qu'elle vivait avec ses parents, confinés tous les

trois dans une roulotte. Elle n'était pas inscrite à notre école et venait à la maison seulement pendant les vacances. Elle m'entraînait alors dans des jeux sexuels merveilleux, toujours liés à la lubie de devenir parents. Elle me faisait coucher sur elle et mettre mon zizi de rien du tout, même pas encore capable de bander, entre les lèvres de son sexe. Et nous demeurions ainsi immobiles, attendant peut-être d'avoir un bébé. Ou encore nous cherchions ensemble deux cailloux suffisamment évocateurs et nous les disposions sur le tas de sable, tels une sculpture, comme symbole de notre union. Nous devions avoir entre 7 et 9 ans. Ah, c'était autre chose que les traditionnels jeux du docteur ou du papa-maman, auxquels je me suis aussi adonné par ailleurs...

Dans la cour des garçons, nous jouions aux billes, avec un rond tracé sur le sol, ou « au pot », avec un trou par terre ou dans le bas du mur. Nous pratiquions un jeu de percussions, avec de gros boulets, dans le caniveau longeant l'un des murs. Le foot était l'autre occupation favorite. Nous aimions aussi la « puce », où il suffisait de toucher l'autre pour lui refiler le parasite et l'obligation de toucher quelqu'un à son tour. Dans sa variante la « puce coupante », si un joueur coupait entre la proie et le chasseur, ce dernier changeait d'objectif et courrait l'intrus.

De temps en temps, une « bourolle » naissait. Le chasseur désigné rattrapait et touchait quelqu'un, qui devait alors lui tenir la main. Puis, les capturés suivants s'intercalaient entre eux. Seules les deux extrémités avaient le droit de toucher. Cela finissait par former une longue chaîne humaine contrainte de se concerter, suivant le principe de la pêche aux vairons, pour acculer les survivants jusqu'au dernier, le grand vainqueur. Selon les règles choisies, les poissons avaient le droit de forcer le passage entre les deux extrémités, ou de simplement se faufiler sous les bras tendus des mailles du filet.

Parfois, c'est une « carotte » qui se mettait en place sous le préau. Une file s'organisait à partir d'un élève assis sur le banc, qui en tenait un autre à bras le corps par la taille, qui lui-même agrippait le suivant de la même façon, et ainsi de suite jusqu'à une dizaine de participants. Le jeu consistait ensuite, pour ceux restés libres, à arracher par la force, soit toute la carotte d'un seul coup, soit morceaux par morceaux, où cela voulait bien lâcher prise. Ce passe-temps n'était pas du goût du maître, car il donnait souvent lieu à des brutalités. Il faut dire que la grande classe comprenait les CM1 et CM2, mais aussi les CFE, Cours de Fin d'Études 1 et 2, formés des élèves préparant le Certificat. Il y avait donc là des gaillards de 13 ou 14 ans, pour certains aussi costauds que des adultes.

Sous le préau, pendaient deux cordes accrochées aux poutres, une lisse et une dite « corde à nœuds ». Leur extrémité était un renflement constitué par le tressage des éléments de chanvre. Nous nous en servions d'assise pour nous balancer, voire tourner le plus haut possible comme sur un manège.

Un jour, un hibou grand ou moyen-duc vint se poser sur la grille de séparation des deux cours. En plein jour. Était-il malade, blessé, égaré ? Toujours est-il qu'il se retrouva dans une boîte en carton. Je n'ai jamais su ce qu'il en advint...

Je me grisais des odeurs de la classe. Isolées ou en mélanges subtils et aléatoires : papier, encre, gomme, cuir des cartables et chaussures, colle, crayon d'ardoise, craie...

À cette époque, chacun avait un carnet de fournitures, sur lequel l'instituteur notait soigneusement tout ce que nous consommions. Le carnet revenait chaque mois à la maison et les parents payaient la note, les élèves incarnant les convoyeurs de fonds. Nos outils principaux tenaient dans un plumier en bois, quelquefois à deux niveaux, qui s'ouvrait à l'aide d'un couvercle à glissière. Il était généralement joliment décoré par une scène de la vie courante, imprimée sur le dessus, qui s'écaillait peu à peu par l'usure naturelle ou celle de nos ongles. Porte-plume, plumes en acier Sergent-Major, gomme, crayon de papier, taille-crayon, crayons de couleurs, crayon d'ardoise et porte-crayon en métal, règle à section carrée d'un décimètre... Certains porte-plumes avaient, en leur milieu, une minuscule bille de verre dans laquelle apparaissaient, par on ne savait quel miracle, la Tour Eiffel ou le Mont Saint-Michel. Je conservais les plumes, dont la moitié du bec était cassée, pour les enfoncer dans la tranche de ma table et faire discrètement des notes de musique. À un moment, les taille-crayons se firent plus complexes, avec un réservoir à épluchures. Je me souviens de petits globes terrestres qui me faisaient rêver. J'embarquais vite, en les manipulant, pour des voyages aventureux collant à l'histoire ou à la géographie. Je garde aussi le sentiment de panique qui m'envahit le jour où mon pouce resta coincé dans le trou normalement destiné à l'outil. L'éponge pour laver l'ardoise bénéficiait du privilège de la solitude, dans sa boîte ronde en plastique. La colle blanche, dans son petit pot équipé d'une pelle lilliputienne, avait une odeur tellement alléchante que personne ne pouvait y résister indéfiniment.

Un carnet de notes récapitulait nos exploits, dans tous les sens du terme. Les notes sur 10, bien sûr, mais y était raconté aussi, par exemple, en quelques mots, mon forfait inexcusable : avoir écrit « pipi caca » dans la marge de mon cahier du jour au CP.

Le buvard protégeait notre cahier Sèvres de la moiteur ou de la saleté de nos doigts, et marquait l'endroit du travail à poursuivre. C'étaient parfois des buvards publicitaires, plus souvent des unis roses ou bleus.

Chaque table à deux places, constituée, d'un seul tenant, d'un bloc de deux bureaux et d'un banc en bois, était pourvue de trous pour les encriers en faïence blanche. Les élèves de service fabriquaient l'encre, avec une capsule de liquide violet concentré et de l'eau chaude, dans une bouteille munie d'un bec verseur. Ils passaient faire le plein chaque matin ou à la demande.

Nous bûchions pour plaire à l'enseignant et aux parents, mais pas que. Nous étions aussi intéressés par les bons points, sortes de tickets récompensant un devoir parfaitement réussi ou une attitude de sagesse irréprochable, ou du moins attendue par l'adulte. Et surtout par l'image ! Une magnifique représentation qu'on nous attribuait en échange de dix bons points, et qui agrégeait esthétique et euphorie du triomphe.

Qui dit récompense, dit sanction. À ce jeu-là, les maîtres n'étaient pas avares d'injustices, notamment à l'égard de celles et ceux qui avaient moins de facilité pour les apprentissages. Étant devenu plus tard moi-même instituteur, j'ai bien saisi que,

dans les années 50, on considérait couramment que celui qui ne comprenait pas, c'était parce qu'il ne voulait pas. Aussi l'humiliait-on régulièrement, par exemple en le mettant « au piquet » ou en le plaçant au fond de la classe.

Tous les ans, nous avions droit à la visite médicale. Deux femmes, une docteure et une infirmière, s'installaient dans la cantine pour la journée et recevaient un à un tous les enfants. Contrôle de la vue et de l'ouïe, suivi de la taille et du poids, consultation, cuti pour le BCG. C'était très complet et indispensable, dans ces campagnes sans médecin, où les gens étaient peu habitués et enclins à faire grand cas de la santé.

Nous avions très peu de matériel collectif. Des bûchettes en bois clair et en plastique noir, à enchâsser dans une plaque, pour appréhender la numération en base 10 et visualiser les opérations. Des gommettes à coller, du tissage, du piquage, des tampons encres pour la science et l'histoire-géo, mais aussi purement décoratifs. Ces derniers apposaient sur nos cahiers des dessins et des frises, que nous embellissions à notre guise avec nos crayons de couleurs en bois, ignorant alors l'existence des crayons-feutres.

La maîtresse disposait d'un phonographe à manivelle, avec un résonateur au niveau de l'aiguille. Ne sachant probablement pas chanter juste, elle nous passait les disques des chansons. Sa belle-mère, qui avait été elle-même institutrice et jouait du violon, venait en classe pour la seconder.

Je savourais les leçons d'histoire. Que de temps ai-je passé dans la peau de l'un des personnages de ces grands tableaux des éditions Rossignol, que j'aurais tant voulu emporter le soir à la maison. Heureusement, certains étaient reproduits dans le manuel. Ah, Roland de Roncevaux sonnant de l'olifant avant de trépasser sous le nombre des ennemis, son épée Durandal à la main ! Ou Vercingétorix déposant ses armes aux pieds de Jules César, l'assassinat d'Henri IV par Ravailiac, rue de la Ferronnerie, Bonaparte sur le pont d'Arcole... Ou encore ces scènes de la vie courante, dans un village gaulois, dans une ville du moyen-âge ou à la cour du roi Soleil... J'apprendrai plus tard, à l'École Normale, que ces illustrations étaient le fruit de la collaboration entre Henri Géron, notre directeur, et ses amis pédagogues. Et je les utiliserai moi-même comme instituteur jusqu'à la fin de ma vie professionnelle avec, ça va de soi, le recul indispensable pour distinguer ce qui est un document de ce qui n'en est qu'une interprétation. La connaissance du passé est un préalable indispensable à toute culture citoyenne commune apaisée. Sans elle, pas de projection sensée vers l'avenir, rien que des paris inconscients et ô combien risqués.

D'autres tableaux de même conception dévoilaient des milieux étrangers pour nous : aéroport, grande ville, mer, montagne, zoo, paysages et animaux des autres continents... D'autres encore nous incitaient à employer de nouveaux termes de vocabulaire ou vulgarisaient la botanique, la biologie animale, la technique, la santé...

Et puis l'école, c'est d'abord le domaine de la lecture et de l'écriture. Je ne sais pas si j'ai eu un jour une écriture harmonieuse. Peut-être au moment de

l'apprentissage des lettres, avec l'encre et le porte-plume, mais je n'ai plus aucun cahier de ma scolarité primaire pour me le prouver. Lorsque j'écris à la main, je suis souvent incapable de me relire, obligé de mettre ici ou là des indices évidents pour être sûr de reconstituer le tout. Par contre, j'ai avalé la lecture sans difficulté et je suis vite devenu autonome en la matière. Là aussi, pour moi, c'est d'abord l'odeur. Je continue, pour n'importe quel livre, neuf ou non, à commencer par l'ouvrir, puis à en faire se refermer les pages en les lâchant une à une avec la pulpe du pouce, sous le nez. Je lisais tout, et trouvais un intérêt à tout. Les revues auxquelles maman était abonnée, « Sélection du Reader's Digest », « Nous Deux » et « Intimité », ainsi que les romans photos qui les accompagnaient. Les livres d'école bien sûr, et tous ceux que le maître avait en dépôt par le bibliobus, dont chaque passage était pour moi une fête. Des bouquins énormes, comme « Les enfants du Capitaine Grant » de Jules Verne, aux numéros de la Bibliothèque de Travail de l'École Moderne... Des titres me sont en mémoire de manière indélébile : « Kapitan Pacha », « Le tigre du Capitaine Corcoran », et « Zano le petit zèbre », sûrement mon premier vrai livre personnel, un album illustré dans lequel paradait le dessin d'un fruit merveilleux et totalement idéalisé : l'ananas. La Bibliothèque Rose, puis Verte, puis Rouge & Or, les « Club des cinq », « Fantômette »...

Deux fois par an, maman nous achetait le journal « Spirou » relié en albums. Y cohabitaient aussi bien des rubriques scientifiques, des chroniques sportives et naturalistes que des bande-dessinées instructives, comme les « Belles Histoires de l'oncle Paul ». Nous y avons dévoré et adulé les Spirou et Fantasio et leur Marsupilami, Lucky Luke, Johan et Pirlouit et les Schtroumpfs, Buck Danny, Gaston Lagaffe, Benoît Brisefer, Sandy, la Patrouille des Castors, Marc Dacier, Jerry Spring, Timour... Un paradis pour curieux et rêveurs ! Jean-René et moi avons dû les lire et relire mille fois.

Tout comme le catalogue annuel de l'entreprise Manufrance de Saint-Etienne qui, une fois par an, nous nourrissait en fantasmes sur tous ses produits, jusqu'à celui de l'année suivante. Je me souviens y avoir commandé une imprimerie dont les caractères étaient en caoutchouc. Qu'est-ce qui pouvait manquer dans ce catalogue ? Mystère.

Fin juin, la veille de la sortie, c'était le grand ménage. Nous nettoyions et rangions tout de fond en comble. Nous sortions même les bureaux pour les encaustiquer. À la rentrée, tout devait, au sens propre comme au sens figuré, sentir le neuf.